



# Les abolitions de l'esclavage

Abbé Casimir Dugoujon, *Lettres sur l'esclavage dans les colonies françaises*, Paris, Editions Pagnerre, 1845, extraits.

« Lettre huitième

Le 15 juillet 1840, Sainte-Anne (Guadeloupe).

A M. M..., au Séminaire du Saint-Esprit.

Mon cher ami,

Je suis employé comme vicaire depuis environ un mois, dans une paroisse de la Grande-Terre nommée Sainte-Anne. M. le préfet apostolique, en m'annonçant à M. le curé, lui avait mandé qu'il avait cru s'apercevoir que j'étais de la nouvelle école (ami des noirs). Cet avertissement a été cause que j'ai été extrêmement mal accueilli et du pasteur et de ses ouailles blanches. M. Boissel est revenu bientôt à des sentiments meilleurs et plus raisonnables à l'égard de son vicaire. Quant aux planteurs, ils continuent de me regarder avec défiance. Lorsqu'ils parlent d'esclavage on de la classe de couleur, je garde ordinairement le silence, ou je change la conversation dès que l'occasion s'en présente. Il m'est revenu que cela est loin de leur plaire; ce qui leur déplaît encore, c'est de me voir sortir de table dès que le repas est fini : ils voudraient que j'y restasse une ou deux heures de plus pour répondre à leurs interminables toasts.

Le presbytère est une sorte de club où se réunissent tous les soirs après souper les blancs qui habitent le bourg, et, le dimanche, ceux qui descendent des campagnes. Il faut avoir assisté à ces réunions pour bien connaître les passions et le caractère créoles. Les vices des esclaves, les désordres des sangs-mêlés, les Anglais, les philanthropes, tels sont les sujets quotidiens de la conversation. On n'y entend qu'invectives contre les amis des noirs, qu'exagérations ridicules, que sophismes pitoyables, dont les auteurs mêmes rougiraient si l'intérêt particulier ne les rendait les plus injustes et les plus aveugles des hommes. Rien n'est curieux à observer, rien n'est amusant comme ces réunions, quand on les voit pour la première fois : les passions humaines s'y montrent sans déguisement et sans contrainte, avec leur mobilité naturelle, avec leurs flux et reflux de supplications et de murmures, de plaintes et de menaces, d'appréhension et de témérité, d'audace et de pusillanimité. Mais aussi, rien ne devient plus tôt ennuyeux et insipide, quand on ne partage pas les opinions coloniales et qu'on les considère de sang-froid: la scène ne change jamais de sujet ni de personnages, on y voit et entend sans cesse les mêmes choses.

Dès que le dîner est fini, je m'empresse de sortir de table et d'aller avec le pensionnat. J'allègue pour excuse l'habitude que j'ai contractée au séminaire, et devenue une nécessité, de prendre de l'exercice après mes repas. Cette conduite est loin d'être agréable aux maîtres d'esclaves ; mon indifférence est, à leur jugement, une preuve évidente qu'on ne les a pas trompés lorsqu'on m'a signalé comme un élève de la nouvelle école et comme un homme dont on doit se défier.

La Guadeloupe proprement dite est beaucoup plus modérée que la Grande-Terre; les habitants ne seraient pas éloignés de s'entendre avec la métropole. J'y ai rencontré plusieurs planteurs soupirant ardemment après une régénération sociale ; ici je n'en ai trouvé qu'un seul. Deux personnages y dominent et y donnent le branle au reste de la population, ce sont MM. Cicéron, du Moule, et Chasselles, de Sainte-Anne, les ultra du statu quo.

Les blancs s'étaient promis de me faire embrasser dans leurs soirées les opinions du pays, et de découvrir le fond de ma pensée sur leur propriété pensante; leur peu de succès, loin de les décourager, n'a servi qu'à irriter de plus en plus leur curiosité. Les oisifs du bourg cherchent en toute rencontre à me faire causer sur l'esclavage, ils se présentent à chaque instant de la journée dans la grande salle du presbytère, où ils entrent sans façon et sans avertir, comme dans un lieu public : c'est le droit des blancs. S'ils m'y trouvent, il ne m'est plus possible de m'éloigner, et,



# Les abolitions de l'esclavage

comme dans les réunions du soir je ne leur ai jamais laissé le loisir de me faire entendre jusqu'au bout l'apologie de la servitude, ils s'en dédommagent alors : il me faut subir l'interminable litanie des prétendus défauts des nègres, des fabuleux avantages de la servitude. On a soin surtout de me répéter que le fouet n'est pas douloureux, que le système des colonies n'est hideux qu'aux yeux des personnes qui ne connaissent pas le caractère des Africains ; que les Européens en paraissent d'abord choqués, mais qu'ils finissent par s'y faire ; que je m'y accoutumerai ainsi que mes autres confrères.

Ces paroles ne m'étonnant pas dans la bouche des colons: n'est-il pas naturel qu'ils s'abusent sur l'injustice de leurs préjugés, et veuillent faire partager leur opinion aux hommes qui jouissent de quelque influence sur l'esprit des populations ? Ils soutiennent encore que les esclaves qui passent aux îles anglaises se dégoûtent bientôt de la liberté et reviennent supplier les maîtres d'oublier leur faute et de les recevoir dans leurs ateliers ; que ceux qui auparavant étaient les moins dociles par un amour désordonné de la liberté, se corrigent et deviennent bons sujets. Il serait aisé de leur fermer la bouche. Que répondraient-ils à qui leur dirait : Vraiment, je ne vous conçois guère; vous assurez que l'esclave n'est pas malheureux, que même il s'estime heureux dans son état, qu'il ne désire pas la liberté ! d'où vient, néanmoins, que vous la montrez à ceux auxquels vous portez le plus d'intérêt comme la récompense de leurs services et de leur fidélité ? Il me semble que, pour être conséquent avec vous-mêmes, vous devriez tenir une conduite diamétralement opposée ; vous devriez menacer de la liberté ceux que vous appelez mauvais sujets, et promettre la perpétuité d'un état qu'ils aiment à ceux qui ont mérité votre affection et votre reconnaissance. Expliquez-moi pour quel motif tant de nègres s'imposent les plus dures privations pour se racheter, tant de mères se sacrifient pour soustraire leurs enfants aux prétendues douceurs de la servitude ? A-t-on jamais ouï dire qu'un libre se soit dégoûté de sa condition et ait acheté la servitude comme on voit des esclaves acheter la liberté ? Vous affirmez que la vue des misères des émancipés anglais guérit de la maladie de la liberté ceux de vos serfs qui passent dans leurs îles, et qu'ils reviennent redemander le joug de l'esclavage comme une faveur ; si cela est vrai, pourquoi vous donnez-vous tant de peine pour les empêcher de fuir chez vos voisins ? Pourquoi, non contents de fixer par des chaînes vos canots au rivage, les faites-vous garder par vos miliciens pendant la nuit ? Pourquoi ces patrouilles dans les bourgs et ces fréquentes battues dans les campagnes ? Peu rassurés par tant de mesures de sécurité, vous faites placer des garnisons dans les localités qui n'en avaient jamais eu que dans les temps de guerre; vous demandez que la gendarmerie soit renforcée, que le nombre des bateaux ou goélettes chargés de la surveillance des côtes soit doublé. Que ne renoncez-vous au plus tôt à ces fatigues, à ces dépenses qui sont au moins inutiles ? Que ne laissez-vous vos esclaves aller librement à cette école d'où ils reviennent corrigés de l'amour de la liberté et de ces défauts que vous leur reprochez avec tant d'amertume ?

Je pressens que vous allez être étonné que je n'oppose pas à ces mensonges créoles les faits que j'ai sous les yeux, et qui sont si propres à les confondre. Je vous avouerai franchement que je n'ose ; ce serait provoquer de gaieté de cœur et à pure perte la haine des maîtres et la malveillance de l'administration : j'aime mieux garder le silence.

\*